Document généré le 4 juil. 2025 06:15

Les Cahiers de lecture de L'Action nationale

Premier mouvement

Jean-Charles Panneton, *Le gouvernement Lévesque. Tome 1*, Québec, Éditions du Septentrion, 2016, 352 pages

Guillaume Rousseau

Volume 11, numéro 3, été 2017

URI : https://id.erudit.org/iderudit/85809ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Ligue d'action nationale

ISSN

1911-9372 (imprimé)
1929-5561 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Rousseau, G. (2017). Compte rendu de [Premier mouvement / Jean-Charles Panneton, *Le gouvernement Lévesque. Tome 1*, Québec, Éditions du Septentrion, 2016, 352 pages]. *Les Cahiers de lecture de L'Action nationale*, *11*(3), 11–12.

Tous droits réservés © Ligue d'action nationale, 2017

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

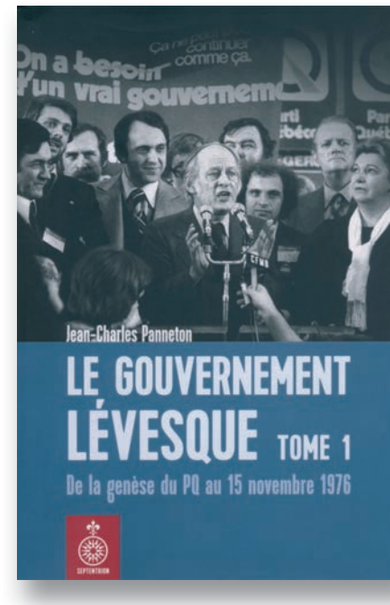
Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

PREMIER MOUVEMENT

Guillaume Rousseau
Professeur de droit, Université de Sherbrooke



JEAN-CHARLES PANNETON
LE GOUVERNEMENT LÉVESQUE. TOME 1
Québec, Éditions du Septentrion, 2016, 352 pages

Pour souligner le 40e anniversaire de la prise du pouvoir par le Parti québécois, Jean-Charles Panneton publie chez Septentrion le premier tome de son ouvrage *Le gouvernement Lévesque*. Malgré ce titre, ce livre constitue davantage une biographie que l'histoire d'un gouvernement. Il est censé couvrir la période allant de la genèse du PQ à sa prise du pouvoir, mais remonte plutôt jusqu'à la naissance de son mythique fondateur. Il constitue un moyen terme entre la biographie de René Lévesque par Pierre Godin et l'étude sur les premières années du PQ par Vera Murray; tout en étant moins détaillé que le premier et plus accessible que la seconde.

Même les fins connaisseurs en apprendront un peu plus sur René Lévesque. De sa sortie de placard nationaliste lors de la grève des réalisateurs du secteur français de Radio-Canada, dont le gouvernement fédéral anglophone se soucie peu, à la nationalisation de l'hydro-électricité en passant par l'élection du gouvernement Lesage, tout y est, avec plus ou moins de détails. Les pages suivantes consacrées aux années postérieures sont encore plus instructives. Il y est question de la méthode que Lévesque emploie pour surmonter les réticences à ses projets au sein du cabinet des ministres: aller convaincre les journalistes et les électeurs directement. C'est ainsi qu'il parvient à créer la SOQUEM, entre autres réalisations.

Cela ne fonctionne toutefois pas dans le dossier constitutionnel. D'abord, il se heurte à l'intransigeance du fédéral qui refuse le transfert de pouvoirs qui aurait permis d'élaborer une politique sociale pleinement cohérente et efficace. Puis, il se rallie à la formule Fulton-Favreau et, à l'aide d'une phraséologie toute lévesquienne, justifie ce ralliement en la qualifiant d'«espèce de garantie pour la survivance, alors que ce concept est dépassé», de «victoire en retard [...] mais [qui] n'est pas une défaite». Surtout, après la défaite libérale de 1966, il tente sans succès de faire évoluer le PLQ avec sa thèse de la souveraineté-association.

S'en suit la fondation du PQ que Panneton décrit avec moult précisions. Il y a bien sûr le MSA, qui passe de 700 à 7000 membres en quatre mois. Et il y a surtout le regroupement des forces souverainistes qui fait suite à une négociation entre le MSA, de centre-gauche, le RN, de centre-droite, et le RIN, franchement de gauche. Ces négociations échouent avec ce dernier, non pas sur une question économique ou sociale, les programmes du PQ seront aussi progressistes que ceux du RIN, mais parce que Lévesque exige des dirigeants du RIN un ralliement à ses positions relatives à l'association et au maintien des droits des anglophones. En 1968, le PQ naît donc d'une fusion entre le MSA, qui compte alors 13000 membres, et le RN, qui en compte 4600, auxquels s'ajoutent à titre individuel des membres du RIN qui se dissout à ce moment. Dès 1969, à la faveur de la crise linguistique, le nouveau parti compte 35000 membres.

Pour décrire les divisions et les débats qui marquent les premières années du parti [...] Panneton reprend la distinction entre participationnistes et technocrates [...]. Cette distinction nous semble avoir mal vieillie. [Il] aurait eu avantage à plutôt miser sur la distinction entre républicains et libéraux [...]

Panneton reprend la distinction entre participationnistes et technocrates qui date de l'étude de Vera Murray vieille d'une quarantaine d'années. Cette distinction nous semble avoir mal vieillie. Du moins pour ce qui est des questions de fond, Panneton aurait eu avantage à plutôt miser sur la distinction entre républicains et libéraux, que la politologie québécoise a récemment redécouverte.

Cela dit, ce qui ressort davantage de cette partie, c'est la tentative de diabolisation auquel fait face le parti dès l'élection de 1970. Encouragés par Trudeau qui avait fait un rapprochement entre les souverainistes et les assassins de Kennedy, le *Montreal Star* accuse le PQ d'autoritarisme et *The Suburban* parle «de séparatistes arrogants, écervelés et rapaces», en plus de le mettre au défi de «dépouiller les anglophones du Québec de leur identité canadienne au risque de déclencher une guerre civile». Et à cela s'ajoute le coup de la Brinks. Résultat, le parti fait élire à peine 6 députés. Ces derniers se révèlent par contre très professionnels et efficaces, beaucoup grâce à leur chef parlementaire Camille Laurin.

Le parti vit ensuite des moments difficiles avec la crise d'octobre et ses suites, qui font passer le nombre de membres de 80000 à 30000. Mais il se relève, et malgré l'échec d'une tentative d'alliance avec l'Union nationale, il progresse à l'élection de 1973, passant de 28,7 % à 40 % du vote francophone. Par contre, puisqu'il perd un siège, cela est considéré comme un échec qui serait dû à la montréalisation du parti et au fiasco du budget de l'an 1, lequel force Jacques Parizeau à démissionner de l'exécutif national.

Les années suivantes aussi sont difficiles, notamment avec l'échec du journal *Le Jour* et les débats déchirants au moment de l'inscription de l'étapisme dans le programme, qui est due autant à Lévesque qu'à Claude Morin. Le contexte plus large est néanmoins favorable aux opposants du gouvernement Bourassa: marasme économique, corruption, conflits de travail, insatisfactions dans le dossier linguistique et détérioration des relations avec le fédéral sont au rendez-vous.

À ce contexte en 1976 s'ajoutent plusieurs ingrédients d'une bonne campagne au PQ: visibilité nationale pour un chef charismatique et régionale pour des candidats crédibles, 130000 membres, entre 30 et 1000 militants par comté, organisation électorale efficace, notamment avec les techniques de pointage élaborées par Marcel Léger, messages clairs autour de l'honnêteté ou de l'économie et plus largement programme solide (protection du français, assurance automobile, territoire agricole, assainissement du financement des partis, aide aux PME québécoises, etc.). Face à cela, le PLQ qui promet de reculer sur la langue et tente de faire une campagne de peur échoue lamentablement. Le PQ l'emporte avec 41,4 % du vote et 71 sièges.

Dans sa conclusion, Panneton tente de justifier son choix d'être revenu autant sur le parcours de Lévesque dans un ouvrage censé être consacré au gouvernement Lévesque. Il n'y arrive pas vraiment. Malgré une préface de Gilbert Paquette et une postface de Claude Morin plutôt bien conçues, il

suite à la page 12

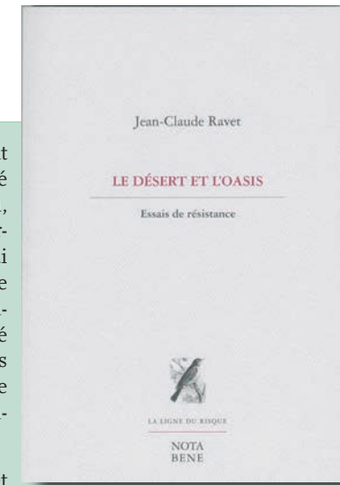
suite de la page 11

manque à ce livre une analyse plus profonde de ce qui a pu mener à la victoire de 1976. Certes, on retrouve dans le parcours de Lévesque décrit par Panneton des éléments qui auraient pu servir de base à une telle analyse, mais il manque quelque chose. Quelque chose comme une insistance sur la capacité de René Lévesque à proposer une synthèse cohérente et donc un dépassement de la contradiction apparente entre divers courants : nationalisme, séparatisme, socialisme, libéralisme et républicanisme, pour ne nommer que les principaux. Une telle profondeur d'analyse aurait rendu cet ouvrage encore plus essentiel à l'heure où le PQ doit réinventer une semblable synthèse.

N'empêche, ce livre est suffisamment fouillé pour contredire tous ceux qui au cours des dernières années ont tenté d'instrumentaliser la mémoire de Lévesque au profit de leur antinationalisme. Et il est assez réussi pour que nous attendions avec impatience le tome 2. ❖

L'air du temps

Jean-Claude Ravet
Le désert et l'oasis. Essais de résistance
Montréal, Éditions Nota Bene, collection La ligne du risque, 2016, 199 pages



Il n'y a pas grand risque à écrire que très peu des lecteurs des *Cahiers* ont cru important de s'intéresser à la pensée catholique québécoise depuis un demi-siècle. Les plus âgés se rappellent sans doute du rôle innovateur d'une génération d'intellectuels catholiques inventant, avec la revue *Maintenant*, il y a déjà une cinquantaine d'années, une rupture avec la Nation-Église et une société confessionnelle. Puis la rapide sécularisation de la vision commune du monde a tout effacé. L'ancienne injonction à fuir le monde a cédé la place au devoir d'y conquérir le bonheur et la souveraineté politique. Au Québec comme ailleurs en Occident, l'horloge de l'histoire se remettait au temps zéro. La religion n'avait plus rien à nous dire. On allait s'occuper des « vraies affaires ». Le vocabulaire de la transcendance traditionnelle parlant du monde d'En-Haut perdit toute pertinence et s'effaça dans la Grande Noirceur du passé réinventé.

Les textes rassemblés par Jean-Claude Ravet ont donc tout pour surprendre et trouver un public curieux. Voici qu'un croyant de tradition catholique réfléchit dans la texture lourde du temps présent et fait émerger avec toute sa poésie et sa force critique une transcendance horizontale qui chante non plus la peur, mais l'amour du monde, de sa beauté tragique, d'une mémoire libératrice toujours active dans le grand récit évangélique. Dans l'épuisement de la pensée actuelle, le rédacteur en chef de *Relations* se place en résistant et démontre qu'il appartient à la quête de l'avenir plutôt qu'aux conservateurs du passé. Est-ce simplement possible ?

Comment cela se présente-t-il ? La lectrice et le lecteur se voient offrir cinquante textes relativement courts regroupés en trois chapitres thématiques intitulés «L'Amour du monde», «Résistances» et «L'Art et la vie». Il s'agit la plupart du temps d'éditoriaux rédigés en lien avec la conjoncture entre 2001 et 2015. On peut ainsi voir les mouvements de l'histoire récente sous le regard décapant d'un observateur engagé dans un parti pris pour la beauté de la demeure humaine et de la justice fraternelle sous l'appel transcendant de l'espoir évangélique.

L'auteur a assimilé une solide culture théologique, philosophique et sociologique. Il a connu l'expérience militante dans un Chili soumis à la dictature de Pinochet. Il s'est formé à l'action au sein d'une communauté de base engagée dans la perspective de la théologie latino-américaine de la libération combattue par Jean-Paul II à la fin des années quatre-vingts. Le Québec normalisait graduellement alors son rapport avec une mondialisation néocapitaliste portée par la nouvelle élite du Québec Inc. Insensiblement, le désert d'une vision purement instrumentale du monde commençait à s'imposer, remplaçant la complexité d'une vision multidimensionnelle de la société politique par un modèle de pure gérance économiste découplée de l'histoire.

Les réflexions de Ravet dénoncent l'engourdissement de notre société qui s'enrichit en oubliant peu à peu, puisque la « réalité » l'impose, la marginalisation des plus petits, ceux qui ne parviennent plus à nager dans le système, c'est à dire finalement beaucoup de monde. Au cœur de la beauté du monde, la justice demeure toujours à faire. Et cela s'enracine dans une mémoire longue qui a des échos particuliers au Québec.

> Les voix du passé, leur plainte et leur espoir, leur rêve et leur souffrance, leur révolte et leur chant se font entendre comme s'ils surgissaient de nos entrailles. Ils se mêlent à nos rêves, à nos désirs, à nos blessures, à notre parole sur le monde et nous interpellent. Liés au monde et à autrui, un même souffle nous unit, au-delà du temps, impulsant l'existence dans le sens de la sollicitude et du dévouement (p. 22).

Il n'est nullement nécessaire de se dire chrétien pour connaître ce rapport au monde et c'est pourquoi les réflexions de l'auteur peuvent rejoindre un questionnement existentiel qui n'emprunte plus au langage religieux traditionnel. Il rejoint une sensibilité qui résiste poétiquement et activement à la perte programmée de tous les repères éthiques qui donnent sens et beauté à l'aventure humaine. Il le fait, au hasard de la marche de l'histoire quotidienne, appuyé non pas sur les anciennes figures du Très-Haut, mais sur l'horizon du Très-Bas où s'active la transcendance d'une mémoire qui est aussi une anticipation.

> La beauté du monde, dans le christianisme, est représentée ultimement par le Dieu incarné, dépouillé de la figure divine, de ses attributs de toute-puissance, assumant entièrement la condition humaine, fragile, contingente. Le Dieu incarné et crucifié comme un esclave rebelle, séditieux. Un Dieu solidaire des opprimés. Cette beauté-là ne détourne pas de la vie ni de l'humain.

Un livre admirablement écrit pour ceux qui s'étonnent devant l'ordre et le désordre du monde, chez qui l'admiration s'éveille encore et toujours malgré tout, qui auraient envie d'une oasis pour refaire leurs forces à l'abri des rires cyniques des spectateurs bien payés de la tragédie. Une surprenante audace ! La préface d'Yvon Rivard en éclaire l'intérêt pour les non croyants.

Louis Rousseau
Professeur associé au département des sciences religieuses, UQAM

L'Action nationale a cent ans 1917-2017
expo virtuelle : 100e.action-nationale.qc.ca